

PARTAGE LITTÉRAIRE



Trabalhar com literatura é se aventurar, diariamente, por temas, imagens, construções e universos distintos. Lecionar é abrir espaço para que as trocas aconteçam e alimentem a alma de todos e de todas: de quem aprende e, mais ainda, de quem ensina. Traduzir é criar pontes para que os múltiplos universos se conversem, não só nas línguas envolvidas, mas nos possíveis e fundamentais diálogos que se criam na grande teia entre texto-autor-e-autora-tradutor-e-tradutora-leitor-e-leitora-mensagem e tudo o mais que faz parte do público e do privado das transformações que derivam de toda essa multiplicidade de mundos.

O produto desta segunda oficina carrega um pouco de tudo isso. E não é pouca coisa. Cada ideia nova, cada escolha e cada respectiva renúncia fazem da atividade subjetiva que é a tradução (ainda bem!) uma grande e rica aventura e, espero, um caminho sem volta para aquelas que se permitiram mergulhar nesse oceano de possibilidades que é o ofício.

Que estes textos ganhem leitores e leitoras tão aguçados e aguçadas quanto foram os autores, as autoras e as tradutoras das linhas que seguem.

Boas leituras!

Andréia Manfrin Alves



Expediente

Escola de Tradutores

Professora-provocadora:

Andréia Manfrin Alves

Responsável pela parceria com a associação France Fulbright Alumni:

Christian Kittery

(presidente da rede de ex-bolsistas do programa de intercâmbio franco-americano Fulbright)

Escritores e escritoras:

Alexiane Bacle

Christian Kittery

Jean-Paul Réti

Joline Janowitz

Julie Roy

Arte e diagramação:

Renan Suto

Tradutoras:

Ana Beatriz C. F. Braga Dinucci

Celina Xavier Mendonça

Clarice Oliveira

Fátima Guinard

Josimeri Lira da Costa

Jozelma de Oliveira Ramos

Lana Lim

Maria Carolina de Brito Alves

Maria Elaine Andreotti

Samila Matos

A Associação France Alumni Fulbright é afiliada ao Programa Americano de Intercâmbio Fulbright, que promove o intercâmbio de conhecimentos, o compartilhamento de inteligência e a compreensão mútua das culturas. A direção dessa organização se orgulha de ter sido capaz de apoiar o delicado trabalho de tradução e, assim contribuir, para o nascimento desta segunda edição.

Travailler avec la littérature, c'est s'aventurer quotidiennement dans des thèmes, des images, des constructions et des univers différents. Enseigner, c'est laisser la place aux échanges et nourrir l'âme de chacun et de chacune : ceux et celles qui apprennent et, plus encore, ceux et celles qui enseignent. Traduire, c'est créer des ponts pour que les multiples univers puissent dialoguer, non seulement dans les langues concernées, mais aussi dans les dialogues possibles et fondamentaux qui se créent dans le grand réseau entre texte-auteur-et-auteure-traducteur-et-traductrice-lecteur-et-lectrice-message et tout ce qui fait partie des transformations publiques et privées qui découlent de toute cette multiplicité de mondes.

Le produit de ce deuxième atelier contient un peu de tout cela. Et ce n'est pas une mince affaire. Chaque nouvelle idée, chaque choix et chaque renoncement respectif font de l'activité subjective qu'est la traduction (heureusement !) une grande et riche aventure et, je l'espère, un chemin sans retour pour celles qui se sont laissées plonger dans cet océan de possibilités qu'est le métier.

Puissent ces textes gagner des lecteurs et lectrices aussi vifs et aigus que l'étaient les auteurs, les autrices et les traductrices des lignes qui suivent.

Bonne lecture !

Andréia Manfrin Alves



Expedient

Escola de Tradutores

Professeure-provocatrice :

Andréia Manfrin Alves

Responsable du partenariat avec l'Association France Fulbright Alumni :

Christian Kittery

(président du réseau des anciens lauréats des programmes d'échanges franco-américains Fulbright)

Écrivains et écrivaines :

Alexiane Bacle

Christian Kittery

Jean-Paul Réti

Joline Janowitz

Julie Roy

Design et mise en page :

Renan Suto

Traductrices :

Ana Beatriz C. F. Braga Dinucci

Celina Xavier Mendonça

Clarice Oliveira

Fátima Guinard

Josimeri Lira da Costa

Jozelma de Oliveira Ramos

Lana Lim

Maria Carolina de Brito Alves

Maria Elaine Andreotti

Samila Matos

L'association France Fulbright Alumni est affiliée au programme d'échange américain FULBRIGHT qui promeut l'échange de la connaissance, le partage de l'intelligence et la compréhension mutuelle des cultures. La direction de cette organisation est fière d'avoir pu soutenir le délicat travail qu'est la traduction et contribuer ainsi à la naissance de cette deuxième édition.

CALOMNIE

(Titre provisoire)

Joline Janowitz

Chapitre 1 : Passage à l'an 2000

La bande avait décidé de fêter le passage à l'an 2000 chez Anna. Même si elle ne faisait pas complètement partie de la bande, son garage était plus grand, il y avait plus d'alcool et ses parents laissaient faire. Sans compter qu'il y aurait tous les amis plus ou moins proches.

Quelques semaines avant l'événement, le père de Marie s'était encore montré violent à cause de ses notes, son comportement, ses fréquentations, et même de choses dont elle était innocente. Il l'avait de nouveau punie de tout, avant de retourner dans une forme d'apathie, due à son taux d'alcoolémie. Et aucune punition ne tenait plus, sauf l'interdiction de fêter chez elle ce nouvel an si particulier. Puisqu'elle ne pouvait plus le faire là, leur petit clan avait demandé à Anna si c'était possible chez elle. Marie savait que son père serait bien trop saoul pour s'apercevoir de sa sortie, et dans le pire des cas, elle pourrait dire que Chloé serait là. Il suffisait que Chloé soit quelque part pour que ses parents acceptent.

Elles étaient donc venues toutes les deux et Maxime était venu avec Kamel. Ils étaient là tous les 4. Le monde tournait autour d'eux. Ils étaient les leaders de la bande du village, secondés par Lee, Marine, Franck et Yann. Marie et Kamel dansaient tout le temps, et ils étaient de bons danseurs. Chloé dansait sur les musiques qu'elle aimait uniquement mais elle restait timide et discrète, dans l'ombre de Marie. Maxime restait près du bar, buvait et fumait.

Kamel était au village depuis peu. Très bagarreur, il s'était vite imposé comme un petit caïd, faisant savoir que, malgré un gabarit plutôt moyen, il était le plus fort. Il avait compris qui menait et s'était, par conséquent, rapidement lié à Maxime. Il savait bien que, dans la logique des choses, il fallait qu'il sorte avec Chloé. Le quatuor de tête. L'idée était loin de lui déplaire car, même si Marie avait un corps sublime, long, fin et tonique, Chloé n'avait rien à lui envier avec son visage parfait, ses yeux verts clairs et sa féminité. Non ce n'était pas un problème. Le problème était d'approcher Chloé. Il sentait qu'elle ne le portait pas vraiment dans son cœur. Il s'était montré dur et impulsif pour s'imposer à la tête du clan et visiblement ça n'avait pas joué en sa faveur aux yeux de Chloé.

Ce soir, il fallait qu'elle change d'avis. Pour éviter toute bagarre, il ne sortait pas de la piste de danse. Il la regardait souvent, lui souriait (qu'est-ce qu'il se sentait idiot comme ça !) et surtout partageait tous ses joints avec elle avant de les passer aux autres.

Il n'avait pas fallu bien longtemps à Chloé pour comprendre, malgré son manque d'expérience. Elle avait bien déjà embrassé un ou deux garçons, parce que Marie l'avait mise au défi, et ça lui avait alors noué le ventre et demandé du cran pour accepter ces baisers sans désir. Ce soir elle n'avait pas le ventre noué mais se sentait aux abords d'une décision importante. Elle savait bien que CE serait trop cool : Marie et Maxime et maintenant elle et Kamel. Comme dans les films américains où les ados sont populaires au lycée. Mais elle ne supportait pas qu'il soit tout le temps en train de défier et de se bagarrer. Elle savait que ce ne serait jamais contre elle, mais quand même : les conflits, les cris, les tensions, elle ne supportait vraiment pas. Ce soir-là, il était pourtant gentil et attentionné. Elle ne pouvait pas nier les efforts qu'il faisait. Il n'était pas très beau mais il plaisait. Il faut dire qu'il était un ticket d'entrée pour le sommet de la bande. Et ce soir il se comportait comme si Chloé et lui étaient déjà en couple. Chloé appréciait ça. Elle n'était pas habituée aux regards jaloux que lui portaient certaines filles, toutes attendaient patiemment sa chute depuis des années car elle ne correspondait en rien à ce qu'on attendait de ceux qui intègrent ce clan, à la moindre dispute avec Marie, elle dégagerait. Marine était la suivante plus proche de Marie, mais son obésité l'empêcherait toujours d'être plus populaire. Il y aurait donc une place à prendre, c'est pourquoi les filles ne la voyaient pas comme un obstacle habituellement. Mais si elle se mettait en couple avec Kamel, alors sa position se renforçait. Shiraz tenta bien de le séduire un peu en dansant près de lui, avec lui. Mais Kamel en avait décidé autrement. Ce soir, au passage à l'an 2000, il sortirait avec Chloé. Il percerait sa carapace, ses silences, et apprivoiserait cette beauté farouche.

Franck était aux platines, il alla alors le voir pour lui demander un morceau qui lui permettrait de danser avec Chloé. Il fallait donc un morceau qu'elle aime et qui soit suffisamment entraînant pour que le rapprochement reste discret.

Franck fit un sourire en coin, en le regardant puis descendit le regard sur les platines en un hochement de tête. Il avait exactement le morceau qu'il fallait.

Quand le morceau actuel fut fini, dès les premières notes très reconnaissables de « mambo n°5 » repris par Lou Bega, tout le monde se leva avec des acclamations d'enthousiasme. Même Maxime quitta le bar pour la piste, et Chloé n'hésita pas une seconde à rejoindre Marie qui ne s'était toujours pas arrêtée de danser. Marie, Maxime, Kamel et Chloé dansaient ainsi tous les quatre face à face. Kamel profita que Maxime se sert plus près de Marie pour faire face à Chloé. Elle souriait, ses yeux pétillaient. Il prit un air sérieux alors qu'il s'approchait très très près pour danser collé-serré avec elle. Son sourire s'estompa un peu mais elle le laissa faire. Il la fit danser et en quelques secondes le sourire de Chloé revint. Elle rit même quand il fit quelques pas plus compliqués qu'elle ne suivait pas. Il se surprit lui-même à trouver ce moment de complicité particulièrement plaisant. Il la prit alors par la taille et tout en continuant de danser, lui donna un baiser timide sur les lèvres. Ce n'était pas vraiment le moment de se prendre une veste devant tout le monde. Chloé laissa faire, sans un enthousiasme particulier cependant. Quand Kamel réitéra son baiser, plus appuyé et plus long à la fin du morceau, Chloé le lui rendit et passa son bras autour de son cou. Il la prit alors par la main et l'entraîna dehors. Marie et Maxime suivirent.

La BMW 318 du père d'Anna trônait dans l'allée devant le garage, Kamel s'assit sur le capot en commençant à effriter. Maxime sorti le tabac et les feuilles, épaule appuyée contre la portière avant. Marie pris d'un frisson par le froid hivernal se blottit contre Maxime. Chloé hésita un instant puis s'approcha de Kamel pour s'asseoir entre ses jambes. Il arrêta son geste ouvrit les bras pour l'accueillir et quand elle fut installée dos à lui, contre lui, il resserra ses bras autour d'elle, la tête sur son épaule pour continuer d'effriter.

Il ne fallut pas bien longtemps pour qu'Anna arrive euphorique. Elle avait vu le baiser échangé entre Kamel et Chloé, d'ailleurs tout le monde l'avait vu, et semblait vouloir immortaliser ce scoop. Elle était avec son appareil photo jetable, acheté pour l'occasion et fit un cliché des quatre camarades alors que les garçons cachaient leurs accessoires dans leur main derrière le dos des filles. Anna repartit aussi euphorique qu'à son arrivée. Mais avant d'entrer dans le garage elle se retourna et dit « Ho sérieux, descendez de la voiture, elle est neuve mon père va gueuler ». En descendant, Chloé sentit Kamel se tendre et serrer les dents, mais il descendit aussi, sans rien dire, se contentant de rester contre elle.

Il était 23h52.

Chapitre 2 : 10 Juin 2019

Un sac lourd et épais passait au-dessus la tête de Chloé. Elle extrait de celui au sol, à sa gauche un drap immense et lourd qu'elle accrocha machinalement au rail au-dessus d'elle. Ses collègues, les "grandes gueules" comme elle les appelait, piaillaient indistinctement par-dessus le bruit des machines. Quelle idée de chercher à se parler alors que les machines empêchent de s'entendre. Enfin, si elles pouvaient se péter les cordes vocales et se taire une bonne fois pour toute, ce serait ça de gagner, pensa-t-elle. Au même moment, on n'entendit plus que le ronronnement des machines, comme lorsqu'elle était seule de fermeture. Son vœu n'avait pas pu se réaliser si vite, elle s'arrêta alors, prise d'un frisson dans le dos, tourna la tête. Sa collègue à sa droite le regardait avec des yeux grands ouverts comme si elle attendait une réponse ou un geste, puis fit un coup de menton vers une cible manifestement située dans son dos. Chloé se retourna alors et fit face, avec stupeur, à un visage qu'elle avait déjà bien trop vu à son goût 6 ans auparavant.

« Bonjour madame Jolivet », lança le policier.

L'estomac de Chloé s'était noué. En silence, elle lâcha le drap, mis la partie non attachée par-dessus le sac, défroissa sa blouse, et suivit l'inspecteur loin des machines bruyantes.

Ils allèrent dans la salle de repos, à côté de l'entrepôt de la blanchisserie. Le bruit des machines était stoppé par une double porte lourde, aux normes incendies. Et il y faisait plus frais en l'absence des sèche-linges.

Chloé, qui devançait l'inspecteur, se retourna vers lui une fois au centre de la pièce. A sa droite, il y avait la grande table entourée de chaises, où elles mangeaient toutes ensemble le midi. A sa gauche la kitchenette avec un petit frigo qui ronronnait un peu fort. Dans son dos, un petit canapé aux accoudoirs devenus bancals, le coussin du milieu formant un creux. On sentait les ressorts dans les fessiers rien qu'à le regarder. Et devant une petite table ronde en bois, bancale également et couverte de tâches irrécupérables.

« Je peux vous aider ? » demanda-t-elle sans en penser un mot.

L'inspecteur la regarda droit dans les yeux et resta silencieux quelques secondes. Puis, il les baissa pour dire de but en blanc :

« Nous avons retrouvé le corps de votre frère ».

Chloé eu une remontée de bile, elle eut l'impression de tomber, alors qu'elle était bel et bien sur ses deux jambes. Elle se retourna et alla s'assoir dans le vieux canapé. Les yeux dans le vague et les mains sur les genoux. Evidemment, il était mort, elle ne s'attendait pas à autre chose. Mais la confirmation de la bouche de l'inspecteur était autre chose que de le conceptualiser dans sa tête.

Elle était fébrile.

« Il est mort comment ? Et quand ? »

Le policier fit une moue incrédule. Chloé s'en aperçut et fronça les sourcils.

« On ne sait pas encore exactement. Tout laisse à penser qu'il est décédé peu après sa disparition, il y a 5 ans. L'autopsie révèlera la cause de la mort. »

« Vous savez, il s'est probablement suicidé... »

« Etant donné l'endroit où on l'a retrouvé, c'est peu probable. »

« C'était où ? »

« Dans les égouts abandonnés, derrière le canal à moins d'un kilomètre de là où vous viviez. Le corps avait été déposé au fond et le tuyau comblé par des pierres. C'est à cause du débordement du canal qu'on s'en est aperçu. »

Il la regarda avec une insistante sévérité. Chloé s'impatienta soudain.

« Et vous pensez que j'y suis pour quelque chose peut être ?! »

« Avouez que ce serait un hasard plus qu'étrange. »

« J'étais en prison, monsieur l'inspecteur ! S'exclama-t-elle en se relevant. Elle retenait pourtant toute la rage qu'elle avait dans le ventre. Expliquez-moi comment j'aurais pu faire ça à mon frère alors que vous veniez de m'enfermer dans une cellule ?! »

L'inspecteur Ugur se radouci.

« Je ne sais pas comment vous avez fait pour commanditer ce meurtre, mais je trouverai. »

« Bon courage pour inventer des preuves cette fois ci ! » Dit-elle froidement en partant, bousculant au passage la petite table en bois et l'épaule de l'inspecteur.

CALÚNIA

(Título provisório)

Tradução:
Clarice Oliveira
e Josimeri Lira da Costa

Capítulo 1: Virada do ano 2000

A turma decidiu celebrar a passagem do ano 2000 na casa da Anna. Embora ela não fizesse totalmente parte do grupo, sua garagem era maior, lá tinha mais álcool e seus pais não se importavam. Sem mencionar que lá estariam todos os amigos mais ou menos próximos.

Algumas semanas antes do evento, o pai de Marie tinha sido novamente violento por conta de suas notas, seu comportamento, seus amigos, e, até mesmo, coisas das quais ela era inocente. Ele a puniu mais uma vez por tudo, antes de retomar uma certa apatia devida ao seu nível de alcoolemia. E nenhum outro castigo se sustentava, exceto a proibição de celebrar em casa este ano novo tão especial. Posto que ela não mais podia organizá-lo, seu pequeno clã havia perguntado a Anna se era possível na sua casa. Marie sabia que seu pai estaria demasiado bêbado para reparar na sua saída e, na pior das hipóteses, ela podia dizer que Chloe estaria lá. Bastava que Chloe estivesse em algum lugar para seus pais concordarem.

Então vieram as duas e Maxime veio com Kamel. Estavam os quatro lá. O mundo girava em volta deles. Eram os líderes da turma do vilarejo, acompanhados por Lee, Marina, Frank e Yann. Marie e Kamel dançavam o tempo todo, e eram bons dançarinos. Chloe dançava apenas durante as músicas de que gostava, mas permanecia tímida e discreta, sob a sombra de Marie. Maxime ficava do lado do bar, bebia e fumava.

Kamel estava no vilarejo há pouco tempo. Muito briguento, logo se impôs como um pequeno chefão, fazendo saber que, apesar de seu porte médio, ele era o mais forte. Tinha entendido quem liderava e, portanto, rapidamente se uniu a Maxime. Ele sabia bem que, pela lógica das coisas, deveria sair com Chloe. O quarteto líder. A ideia estava longe de desagrada-lo porque, mesmo que Marie tivesse um corpo sublime, longo, fino e tonificado, Chloe não ficava nada atrás com seu rosto perfeito, seus olhos verdes claros e sua feminilidade. Não, não era um problema. O problema era aproximar-se de Chloe. Sentia que ela não demonstrava simpatia por ele. Ele tinha sido duro e impulsivo para se impor à frente do clã e, visivelmente, isso não o favorecia aos olhos de Chloe.

Esta noite, era preciso que ela mudasse de ideia. Para evitar qualquer confusão, ele não saía da pista de dança. Ele a olhava toda hora, sorria (como ele se sentia idiota assim!) e, sobretudo, compartilhava todos seus baseados com ela antes de passá-los aos outros.

Não demorou muito para Chloe compreender, apesar da sua falta de experiência. Ela já havia beijado um ou dois garotos, porque Marie duvidou de que ela fosse capaz, e isso lhe deu nó no estômago e exigiu coragem para aceitar esses beijos sem desejo. Esta noite, não sentia nó no estômago, mas se sentia prestes a tomar uma decisão importante. Sabia bem que ISTO seria muito legal: Marie e Maxime e agora ela e Kamel. Como nos filmes americanos onde os adolescentes são populares no colégio. Mas ela não suportava que ele fosse o tempo todo petulante e briguento. Sabia que nunca seria contra ela, mas ainda assim: os conflitos, os gritos, as tensões, ela realmente não suportava. Naquela noite, no entanto, ele estava gentil e carinhoso. Ela não podia negar os esforços que ele estava fazendo. Não era muito bonito, mas agradava. Deve-se dizer que era um bilhete de entrada para o topo da turma. E naquela noite, ele se comportava como se os dois já estivessem juntos. Chloe gostava disso. Não estava acostumada com os olhares invejosos que algumas meninas direcionavam a ela, todas esperando pacientemente sua queda há anos, pois ela não correspondia de forma alguma ao que era esperado daqueles que integram este clã; na menor disputa com Marie, ela partiria. Marina era a segunda mais próxima de Marie, mas sua obesidade sempre a impediria de ser mais popular. Haveria então um lugar a ocupar, e é por isso que as meninas não a viam normalmente como um obstáculo. Mas se ela formasse um casal com Kamel, sua posição então se fortaleceria. Shiraz bem que tentou seduzi-lo um pouco dançando perto dele, com ele. Mas Kamel tinha decidido outra coisa. Esta noite, na virada do ano 2000, ele ficaria com Chloe. Perfuraria sua casca, seus silêncios, e domaria esta beleza feroz.

Frank comandava o som, então foi até ele pedir uma música que lhe permitisse dançar com Chloe. Precisaria ser uma música que ela gostasse e que fosse suficientemente envolvente para que a aproximação permanecesse discreta.

Frank sorriu com o canto da boca olhando para ele, depois voltou os olhos para o toca-discos fazendo um aceno de cabeça. Ele tinha exatamente a música que convinha.

Quando a faixa atual terminou, desde as primeiras notas muito reconhecíveis de "Mambo nº 5", regravado por Lou Bega, todo mundo se levantou com gritos de entusiasmo. Até Maxime trocou o bar pela pista, e Chloe não hesitou nem um segundo em se juntar a Marie, que ainda não havia parado de dançar. Assim os quatro, Marie, Maxime, Kamel e Chloe dançavam face a face. Kamel aproveitou que Maxime se aproximou mais de Marie para ficar de frente para Chloe. Ela sorria, seus olhos cintilavam. Ele tinha um ar sério enquanto chegava muito perto para dançar colado a ela. Seu sorriso se apagou um pouco, mas ela o deixou vir. Ele a fez dançar e, em poucos segundos, o sorriso de Chloe voltou. Ela até riu quando ele fez alguns passos mais complicados que ela não acompanhava. Ele próprio se surpreendeu ao achar este momento de cumplicidade particularmente agradável. Então a pegou pela cintura e, enquanto continuava a dançar, deu-lhe um beijo tímido nos lábios. Não era, de jeito nenhum, a hora de levar um fora na frente de todo mundo.

Chloe deixou rolar, sem, contudo, nenhum entusiasmo especial. Quando Kamel repetiu o beijo, mais insistente e mais longo ao final da música, Chloe cedeu e passou o braço em torno de seu pescoço. Ele a pegou então pela mão e a levou para fora. Marie e Maxime os seguiram.

O BMW 318 do pai da Anna reinava em frente à garagem. Kamel se sentou no capô e começou a dichavar. Maxime pegou o tabaco e as folhas, ombro apoiado contra a porta da frente. Marie, tomada por um arrepião de frio invernal, aninhou-se em Maxime. Chloe hesitou um instante, depois se aproximou de Kamel para se sentar entre suas pernas. Ele interrompeu seu gesto, abriu os braços para acolhê-la e, quando ela estava instalada de costas para ele, contra ele, fechou seus braços em torno dela, a cabeça em seu ombro, para continuar dichavando.

Não demorou muito até Anna chegar eufórica. Ela tinha visto o beijo trocado entre Kamel e Chloe, aliás, todos tinham visto, e parecia querer imortalizar este furo. Ela estava com sua câmera descartável, comprada para a ocasião, e tirou uma foto dos quatro camaradas, enquanto os meninos escondiam seus acessórios em suas mãos atrás das costas das meninas. Anna saiu tão eufórica como quando chegou. Mas antes de entrar na garagem, virou-se e disse: "Ah, sério, sai de cima do carro, é novo e o meu pai vai chiar". Ao descer, Chloe sentiu Kamel tenso e cerrando os dentes, mas ele também desceu, sem dizer nada, contentando-se em continuar contra ela.

Eram 23h52.

Capítulo 2: 10 de junho de 2019

Uma sacola pesada e larga ultrapassava a cabeça de Chloe. Ela tirou de dentro dela, no chão à esquerda, um lençol imenso e pesado que ela pendurou automaticamente no cabideiro acima dela. Suas colegas, as tagarelas, como ela as chamava, cacarejavam indistintamente, mais alto do que o barulho das máquinas. Que ideia tentar conversar enquanto as máquinas as impediam de se ouvirem. Enfim, se elas pudessestourar suas cordas vocais e se calarem de uma vez por todas, seria um ganho, ela pensou. Ao mesmo tempo, só se ouvia o ronronar das máquinas, como quando ela ficava sozinha na hora do fechamento. Seu desejo não poderia ter sido realizado tão rápido, ela então parou, tomada por um arrepião nas costas e virou a cabeça. Sua colega à direita a olhava com os olhos arregalados como se esperasse uma resposta ou um gesto, depois fez um sinal com o queixo, apontando claramente para o alvo situado atrás de Chloe. Ela, então, se virou e olhou com estupor um rosto que já tinha visto muito bem seis anos atrás.

"Bom dia, senhora Jolivet", disse o policial. Chloe sentiu um nó no estômago. Em silêncio, ela largou o lençol, colocou a parte não amarrada em cima da sacola, desamassou sua blusa e seguiu o inspetor longe das máquinas barulhentas. Eles foram até a sala de descanso, ao lado do depósito da lavanderia. O barulho das máquinas era interrompido por uma porta de incêndio dupla e pesada. Lá estava mais fresco do que próximo às máquinas de secar.

Chloe, que seguia à frente do inspetor, uma vez no centro da sala, virou-se para ele. À sua

direita, havia uma mesa grande envolta de cadeiras na qual elas comiam todas juntas ao meio-dia. À sua esquerda, uma cozinha pequena com uma mini geladeira que fazia um barulho um pouco alto. Atrás de Chloe, um pequeno sofá com os braços tortos, uma almofada no meio formando um buraco. Sentia-se o buraco nas nádegas só de olhar. Em frente ao sofá, uma mesinha redonda de madeira, torta também, coberta de manchas incorrigíveis.

“Em que posso ajudar?” Perguntou sem refletir.

O inspetor olhou diretamente em seus olhos e silenciou por alguns segundos. E depois olhou para baixo e disse sem mais delongas: “Encontramos o corpo do seu irmão”.

Chloe sentiu um refluxo, sentiu que ia cair, ainda que permanecesse de fato em pé. Ela se virou e foi se sentar no velho sofá. Um olhar vazio e as mãos em cima dos joelhos. Evidentemente, ele estava morto, ela não esperava outra coisa. Porém, a confirmação vinda da boca do inspetor era diferente de imaginar na sua mente.

Ela estava inquieta.

“Como ele morreu? Quando?”

O inspetor fez uma cara de desconfiado. Chloe percebeu e franziu a testa.

“Não sabemos ainda exatamente. Tudo nos leva a crer que ele morreu logo após seu desaparecimento, há cinco anos. A autópsia revelará a causa da morte.”

“O senhor sabe, provavelmente ele se matou ...”

“Tendo em vista o lugar onde o encontramos, é pouco provável.”

“E onde foi?”

“Nos esgotos abandonados, atrás do canal, a menos de um quilômetro do lugar onde vocês viviam. O corpo foi colocado no fundo e o cano coberto por pedras. Ele foi avistado por conta do transbordamento do canal.”

O inspetor a olhava com uma dureza insistente. Chloe, de repente, se irritou.

“E o senhor acredita que talvez eu tenha algo a ver com isso?!”

“Admita que isto seria uma coincidência mais do que estranha.”

“Eu estava presa, senhor inspetor!” exclamou Chloe se levantando. Ela retinha, entretanto, toda a raiva que sentia. “Me explique como eu poderia fazer isso com meu irmão se o senhor tinha acabado de me prender?”

O inspetor Ugur se acalmou.

“Eu não sei como você fez para encomendar este assassinato, mas eu desvendarei o caso.”

“Boa sorte em inventar provas desta vez!” disse Chloe friamente ao partir, esbarrando no caminho na mesinha de madeira e no ombro do inspetor.



DÉBRIS

Julie Roy

– Il était une fois, un... Non, non, c'est pour les contes de fées, ça. Et moi, ce que je m'apprête à te raconter, c'est une histoire vraie, une histoire vécue dans la chair, tu vois.

Prudence pencha la tête sur le côté, signe qu'elle écoutait, alors je poursuivais.

– La vie c'est une série d'accidents. Tu peux le nier autant que tu veux mais c'est vrai. Regarde, toi et moi, si on est ici dans cet appart' aujourd'hui, c'est parce qu'il y a trois ans tu m'as lancé le même regard et qu'après avoir fait un peu connaissance, je me suis dit que tu serais une bonne coloc', alors qu'au début j'étais pas trop partante. Et tu vois, pour Axel, c'est pareil. Un train raté, des nuits trop longues, un rictus en coin qui sentait bon le mystère et l'aventure... une parenthèse. Ces moments volés d'une vie parallèle, de ce qui aurait pu être, si nous avions été différents, s'il avait été moins lâche et si je n'avais pas choisi de me mentir à moi-même. C'était un amour emprunté, de ceux qui brûlent tout sur leur passage.

Les paupières de Prudence vacillèrent et je crus un instant qu'elle s'était assoupie. Mais ses grands yeux gris se posèrent de nouveau sur moi et ses doigts vinrent gentiment réconforter les miens.

– Ne t'inquiète pas, ça va, vraiment. Tout ça c'est du passé maintenant, mais c'est intéressant de se rendre compte de la fragilité de nos vies, n'est-ce pas ? Un instant et tout bascule. Une personne, et tout est redéfini. Bien sûr, de temps à autre, il arrive que je me réveille le doigt tendu vers un dos absent, prête à cartographier une constellation de grains de beauté. Des fragments de baisers, de caresses, de respirations fiévreuses, ma tête appuyée contre sa nuque – c'est juste là, derrière mes paupières. Certains jours encore, des spectres de souvenirs me hantent au réveil, m'attendant à la lumière du matin brillant sur une peau pâle, à des boucles brunes dansant devant mes yeux, pour ne trouver qu'un lit vide. Mais, tu vois, comme toutes les grandes histoires d'amour dont on nous berce depuis l'enfance, celle-ci aussi n'était belle que sur le papier. C'est vrai, quoi, qui dit que Jack et Rose ne se seraient pas lassés du quotidien, que le gouffre de classe sociale ne les aurait pas rattrapés ? Romeo et Juliette n'étaient que des enfants. Julien Sorel et Madame de Rénal ne trouvaient de la passion que dans l'interdit de leur liaison. La passion c'est furtif, ça finit en bêtises et hantises, rien de plus. Enfin, non, pas toujours. Mais la nôtre était volée, et quand il a fallu la révéler, elle s'est réduite en poussière. Il a choisi l'autre, et la dernière chose qu'il ait dite est que je n'étais pas censée faire ça, ce truc où je m'insinue sous sa peau et je me brise comme du verre, ce truc où je le démange et le lacère et où il ne trouvera jamais toutes les pièces pour me sortir. C'est ironique, au fond, parce que moi, ces débris d'amour, je les ai sortis, n'est-ce pas ?

Cette fois-ci, Prudence s'était endormie pour de bon. Je poussais tendrement les boucles brunes de son front, traçant d'un doigt les grains de beauté parcourant sa peau pâle.

– Bonne nuit, mon petit débris d'amour...

CACOS

Tradução:

Lana Lim
e Samila Matos

– Era uma vez um... não, não. Isso é coisa de contos de fadas, e o que eu tenho para te contar é uma história real, uma história vivida na pele, entende?

Prudence pendeu a cabeça para o lado, sinal de que estava ouvindo, então continuei.

– A vida é uma série de acidentes. Pode negar o quanto quiser, mas a verdade é essa. Olha, se eu e você estamos neste apartamento aqui, hoje, é porque três anos atrás você me olhou desse mesmo jeito e, depois de nos conhecermos um pouco, pensei que nos daríamos bem morando juntas, ainda que no início eu não estivesse muito a fim. E com o Axel foi o mesmo, sabe? Um trem perdido, noites longas demais, um sorriso contido que exalava mistério e aventura... um parêntese. Momentos roubados de uma vida paralela, daquilo que podia ter sido se fôssemos diferentes, se ele tivesse sido menos covarde e se eu não tivesse escolhido mentir para mim mesma. Era um amor emprestado, do tipo que queima tudo por onde passa.

As pálpebras de Prudence tremeram, e por um instante pensei que ela havia adormecido. Mas seus grandes olhos cintzentos voltaram a se fixar em mim e seus dedos vieram delicadamente reconfortar os meus.

– Não se preocupe, está tudo bem, de verdade. Tudo isso agora é passado, mas é interessante perceber como a vida é frágil, não? Em um instante, tudo muda. Uma pessoa, e tudo se redefine. Claro, de tempos em tempos acontece de eu despertar com um dedo apontado para um dorso ausente, pronta para mapear uma constelação de pintas. Fragmentos de beijos, carícias, respiração ofegante, minha cabeça encostada na sua nuca – está tudo aqui, por trás das minhas pálpebras. Em outros dias ainda, fantasmas de lembranças me assombram quando acordo, à minha espera quando a luz da manhã brilha sobre uma pele pálida, com mechas castanhas dançando diante dos meus olhos, para encontrar somente uma cama vazia. Mas, sabe, assim como todas as grandes histórias de amor que nos contam para dormir quando somos crianças, essa também era bonita só na teoria. Afinal, quem disse que Jack e Rose não teriam se cansado da rotina do dia a dia, que o abismo social entre eles não os teria engolido? Romeu e Julieta eram apenas crianças. Julien Sorel e Madame de Rénal só encontravam paixão na proibição de seu romance. A paixão é furtiva, termina em bobagens e obsessões, nada mais. Quer dizer, nem sempre. Mas a nossa era roubada, e quando foi preciso revelá-la, resumiu-se a pó. Ele escolheu a outra, e a última coisa que disse foi que eu não deveria fazer aquilo, de rastejar por debaixo de sua pele e me quebrar como vidro, pinicando e rasgando em estilhaços que ele nunca mais conseguiria tirar. No fundo é irônico, porque eu tirei esses cacos de amor, não foi?

Dessa vez, Prudence dormiu mesmo. Afastei ternamente as mechas castanhas de sua testa, traçando com o dedo as pintas que trilham sua pele pálida.

– Boa noite, meu caquinho de amor...



CE QUE LA PANDÉMIE M'A APPRIS

Christian Kittery

Sans vraiment savoir quand c'est arrivé
Aucun signal ne m'ayant été envoyé, j'ai senti CE
Doute qui a pesé pendant une année en moi, en eux, en
Vous, et nous avons tous décidé de changer de trajectoire.
Êtes-vous prêt, cependant, à assumer LE changement ?
Le désir de faire ce qu'on a vraiment envie de faire
Véritable rêve qui veut se concrétiser et devenir Le
Héros que l'on attendait tous un peu dans sa vie...
De l'ombre à la lumière, il se montre omniprésent.
Votre pensée, votre cœur, se sont alignés, et sont leur
Propre entité aujourd'hui. Il est trop tard pour reculer, et cette
Histoire est celle de la Volonté : VOTRE monde qui émerge.

(Une treizième ligne attend de voir le jour. Conclusion : ...?)

O QUE A PANDEMIA ME ENSINOU

Tradução:
Fátima Guinard
e Maria Elaine Andreoti

Sem realmente saber quando aconteceu
Nenhum pista me foi dada, eu senti ESTA
Dúvida pesar um ano inteiro em mim, neles, em
Você, e todos resolvemos mudar de rumo
É chegada a hora de encarar A mudança?
O desejo de realizar o que realmente queremos:
Verdadeiro sonho que quer se concretizar e revelar o
Herói que todos esperávamos um pouco nessa vida...
Da sombra à luz, ele se mostra onipresente.
Sua razão, seu coração, então juntos, são sua
Própria essência hoje. É tarde demais para recuar, e esta
História quem dita é a Vontade: SEU mundo que emerge.

(Uma décima terceira linha aguarda para surgir. Conclusão: ...?)



SOLEIL FROID, LA DISPARITION DU BEAU

Mis en forme
par Jean-Paul RÉTI

La situation : Le photographe Ch.T. dans son studio avec son client T.

Ch.T :

Mon client T. pendant la mise en place des éclairages me dit :

S'il vous plaît, je suis ici pour que la photo que vous ferez de moi reflète au mieux mon histoire. Il le faut.

Ce que je vous rapporte ici s'est passé au bord d'un lac. J'étais enfant, je ne m'en souvenais plus du tout jusqu'au jour où, 30 ans après, un cousin m'a dit pensif :

« Tu semblais choqué ce jour par ce que tu as entendu, tu as même rougi. Et tu es resté silencieux. Tout au long de cette journée à la campagne ».

Comprenez, ce qu'il venait de me dire m'a poussé à vouloir faire revivre ce qui s'est passé. Il ne m'y a guère aidé, juste rappelant ce qu'il croyait avoir vu, ressenti. Mais ce qu'il a dit a lancé ma machine à remonter le temps. Ce qui s'appelle « le déjà vu », mais pour moi c'était « ce que j'ai vécu ».

Comme hypnotisé, j'ai senti dans tout mon corps la fraîcheur de ce fameux matin. Je me retrouvais face au lac où nous préparions un pique-nique en famille. Le miroir d'eau commençait à rougir léché par le soleil. Rouge vif, traçant un sillon sur le lac, à peine brisé par les rideaux de l'eau.

La famille n'avait rien d'autre à faire que de regarder en silence. C'est ce qu'on fait d'habitude face au soleil levant. On profite du spectacle. Ma mère était assise sur une couverture posée sur l'herbe. Elle posait les sandwichs sur des serviettes en papier. Quant au père (je l'appelle le père, sans plus), il a toujours eu une attitude un peu dandy, il n'a jamais aimé ces familiarités avec le sol : il s'est assis sur sa chaise pliante. Cigarette au bec et son journal sur les genoux. Le cousin, lui, est allé tout au bord de l'eau avec moi et mon frère. Nous regardions tous la couleur se lever, nous envelopper.

Personne n'avait rien à dire à ce moment, sauf moi :

-C'est beau !

Ces deux mots ont soudainement déclenché les rires de mes parents. Je n'avais pas tout de suite compris que c'étaient des rires en écho à ce que je venais de dire. Je ne pouvais pas le croire. Pourtant ils ont confirmé et le doute n'était plus permis : « Vous entendez ? Il a dit que c'était beau ! ». Peut-être était-ce un rire complice de parents qui voient s'éveiller les sens de leur enfant. Mais je l'ai ressenti comme un coup de poing, comme si j'avais dit une bêtise. Je ne sais plus ce qui s'est passé après. Je n'étais plus là. Mon cerveau s'était absenté, je n'entendais plus les mots, ce n'était qu'un bouillonnement qui parvenaient à mes oreilles.

Le pique-nique se déroulait comme tout pique-nique. Sans moi. Il n'y avait plus que moi, pour moi. J'essayais de comprendre pourquoi le seul mot qui m'avait échappé a pu les faire rire ? Ce fameux cousin venait de me faire réaliser que depuis ce moment je n'ai plus jamais prononcé le mot « beau ».

Il faut que je vous dise que j'étais quasi muet jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. A peu près. Muet non au sens médical, mais juste que je ne disais presque rien la plupart du temps. Une timidité sans limite m'empêchait de parler. Hors-jeu. C'est peut-être ce silence que j'ai rompu qui a surpris et qui a déclenché leurs rires. Mais je n'étais pas encore capable de comprendre tout cela. Je commence à peine à le faire, après ces décennies d'oubli.

Et je réalise enfin que ces rires ont effacé de mon vocabulaire le mot « beau » et tous ses synonymes. A partir de ce jour mon mot le plus fort était : « ce n'est pas mal ». C'était déjà beaucoup, puisque ce « pas mal » était très près dans mon cerveau de la case où le mot « beau » était enregistré. Donc difficile à dire par peur de faire sourire à nouveau. Ce souvenir enfoui bloquait toute une partie de mes ressentis. Pour être plus précis, je n'en avais plus.

Toujours d'humeur égale, je donnais l'image d'un garçon mystérieux. Je l'ai entendu dire ici ou là. En fait, j'étais éteint. Je ne devais plus donner une seconde occasion à entendre ces rires. Je me suis « absenté » des vivants, enfermé dans ma bulle étanche. Tenez, plus tard à la naissance de mon fils je n'ai rien exprimé. Il me manquait la case pour le faire. Quand dans mon métier j'ai été félicité pour mes résultats, ce n'était ni bien, ni pas bien ; c'était. Je ne permettais à aucun événement d'atteindre les mots gelés dans un compartiment clos de mon cerveau, ces mots imprononçables, comme : « je suis heureux ». A diverses occasions je suis resté silencieux. J'ai été catalogué comme quelqu'un de sérieux, trop sérieux, imperturbable. En fait il a fallu que je commence à comprendre qu'ayant exclu des mots, j'ai aussi exclu cette part de vie qui permet de dire ce qui rend heureux, partager ces moments qui ressemblent au bonheur, de dire ce qui est beau, vivant, enthousiasmant, que sais-je.

Pourquoi ce cousin a ouvert ma boîte noire ? Je ne sais. Il était à peine plus âgé que moi à l'époque. A-t-il compris, ressenti ce qui s'est passé ? S'il en a parlé trente ans après, probablement. Il fait partie des gens qui ont appris tous les mots. Peut-être aurait-il voulu me les apprendre.

Mais vous comprenez, maintenant je le sais, ce lever de soleil a été le début de ma nuit.

Tout en écoutant T. j'ai fini de régler mes lumières...à la lumière de ce que j'ai entendu. Puis j'ai fait la photo et je l'ai rapidement développée pour la lui remettre.

Il ne disait plus rien. Il s'est mis à chercher quelque chose dans sa poche ; une cigarette. Ce geste l'a fait revenir au présent. Il n'a plus rien dit, il a réalisé un peu troublé par ce qu'il venait de dire à l'inconnu que j'étais et à lui-même. Je allumé sa cigarette.

Sa photo ? je pense avoir compris. J'avais plongé son visage dans un clair-obscur mélancolique avec une lumière rasante qui brûlait une partie de son visage. Et en fond j'avais tendu un grand drap blanc qui laissait échapper le regard vers un grand vide.

Il a pris son tirage sans un mot et il est parti. Je ne l'ai vu que très rarement par la suite, il m'avait semblé très détendu en ma présence, comme ceux qui partagent un secret qui les rend complices. Mais j'ai su qu'il est resté ombrageux en présence d'autres.

Au fait, j'oubiais : mon hôte a encore répété sur le seuil, en se parlant à lui-même :

« Ce lever de soleil a été le début de ma longue plongée dans la nuit de la solitude ».



SOL FRIO, O DESAPARECIMENTO DO BELO

Tradução:

Jozelma de Oliveira Ramos
e Maria Carolina de Brito Alves

O contexto: O fotógrafo Ch.T. com seu cliente T.

Ch.T :

Meu cliente T. me diz durante o ajuste das luzes:

Por favor, eu estou aqui para que a foto que você vai tirar de mim reflita ao máximo a minha história. Isto é fundamental.

Aquilo que lhe conto aqui aconteceu na beira de um lago. Eu era criança, não me lembrava mais de nada até o dia em que, 30 anos depois, um primo me disse, pensativo:

“Nesse dia, você parecia chocado por algo que tinha escutado, pois até corou e ficou calado ao longo de todo esse dia no campo”.

Veja bem, isso que ele acabava de me dizer me levou a querer fazer reviver o que tinha acontecido. Ele nem me ajudou, apenas lembrou daquilo que acreditava ter visto, sentido. Mas o que disse ativou minha máquina do tempo. Aquilo que se chama «déjà-vu», mas que para mim era “o que eu tinha vivido”.

Como se estivesse hipnotizado, eu senti no corpo todo o frescor dessa bendita manhã. Eu me vi de novo em frente ao lago onde nós preparávamos um piquenique em família. O espelho d’água começava a corar, acariciado pelo sol. Vermelho vibrante, traçando um sulco sobre o lago, mal interrompido pelas ondulações da água.

A família não tinha nada para fazer a não ser observar em silêncio. É o que a gente faz geralmente ao nascer do sol. Aproveita-se o espetáculo. Minha mãe estava sentada sobre uma toalha colocada sobre a grama. Ela colocava os sanduíches em guardanapos. Quanto ao pai (eu o chamo de o pai, nada mais), ele sempre teve uma postura um pouco reincidente, nunca gostou dessas familiaridades com o sol: sentou-se em uma cadeira dobrável. Cigarro na boca e seu jornal no colo. O primo foi comigo e meu irmão até a beira do lago. Nós todos olhávamos a cor surgir, nos envolver.

Ninguém tinha nada a dizer nesse momento, apenas eu:

- Que belo!

De repente, essas duas palavras arrancaram risos de meus pais. Eu não havia imediatamente entendido que os risos eram ecos daquilo que eu acabava de dizer. Não podia acreditar nisso. No entanto, eles confirmaram e não tive mais dúvida: “Vocês ouviram? Ele disse que era belo!”. Talvez fosse uma risada cúmplice de pais que veem a sensibilidade de seu filho despertar. Mas eu senti aquilo como um soco, como se tivesse dito uma bobagem. Não sei o que aconteceu depois. Eu não estava mais lá. Minha mente se desligou, não escutava mais as palavras, eram apenas ruídos que chegavam aos meus ouvidos.

O piquenique acontecia como qualquer outro piquenique. Sem mim. Só tinha a mim mesmo por mim. Eu tentava entender por que a única palavra que me escapou pôde fazê-los rir tanto. Esse bendito primo acabava de me fazer perceber que desse momento em diante eu nunca mais pronunciei a palavra «belo».

Preciso dizer a você que eu era quase mudo até os dez ou doze anos de idade. Mais ou menos. Mudo, não no sentido físico, mas apenas não dizia quase nada a maior parte do tempo. Uma timidez sem limite que me impedia de falar. Totalmente impedido. Talvez, tenha sido esse silêncio que quebrei, que os surpreendeu e provocou suas risadas. Mas, eu ainda não era capaz de entender tudo isso. Estou apenas começando a entender, depois de décadas de esquecimento.

E eu percebo, enfim, que essas risadas apagaram do meu vocabulário a palavra «belo» e todos os seus sinônimos. A partir desse dia, a palavra mais forte era “nada mal”. Já era muita coisa já que esse «nada mal» estava muito perto do local do meu cérebro onde estava registrada a palavra «belo». Logo, é difícil pronunciá-la por medo de fazer as pessoas rirem novamente. Essa vaga lembrança bloqueava uma boa parte de meus sentimentos. Para ser mais preciso, nem os tinha mais.

Sempre com o mesmo humor, eu dava a impressão de ser um rapaz misterioso. Ouvi isso algumas vezes. Na verdade, eu estava morto. Não deveria dar nem mais uma segunda chance para essas risadas. Eu me “ausentei” dos vivos, trancado em minha bolha impermeável. Veja bem, mais tarde, no nascimento de meu filho, eu não disse nada. Faltava em mim um local no meu cérebro para demonstrar meus sentimentos. Quando, no meu trabalho, fui parabenizado por meus resultados, eu não me senti nem bem nem mal; foi assim. Não permitia que nenhuma ocasião atingisse as palavras imobilizadas dentro da parte fechada da minha mente, essas palavras impronunciáveis como: “eu estou feliz”. Muitas vezes, permaneci calado. Fui tachado como alguém sério, muito sério, inatingível. Na verdade, foi necessário começar a entender que tendo excluído essas palavras eu também excluí essa parte da vida que permite dizer o que nos torna felizes, compartilhar esses momentos que se parecem com a felicidade, de dizer o que é belo, vivo, entusiasmante, que sei eu.

Por que esse primo abriu minha caixa preta? Não sei. Ele era um pouco mais velho que eu na época. Será que ele entendeu, sentiu o que aconteceu? Se ele falou sobre isso trinta anos depois, provavelmente. Ele é uma das pessoas que aprenderam todas as palavras. Talvez quisesse ensiná-las a mim.

Mas veja, agora eu sei, aquele nascer do sol foi o início do meu anoitecer.

Escutando T. eu terminei de ajustar minhas luzes.... à luz daquilo que ouvi. Depois, tirei a foto e revelei rapidamente para entregar-lhe.

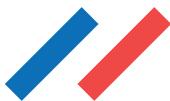
Ele não dizia mais nada. Começou a procurar algo em seu bolso; um cigarro. Esse gesto o trouxe de volta ao presente. Não disse mais nada, percebeu um pouco confuso o que acabara de dizer ao desconhecido que eu era, e a ele mesmo. Acendi seu cigarro.

Sua foto? Penso ter compreendido. Tinha mergulhado seu rosto em um claro-escuro melancólico com uma luz oblíqua que queimava parte de sua face. E, ao fundo, tinha estendido um grande lençol branco que deixava escapar o olhar para um grande vazio.

Ele pegou sua foto sem dizer uma só palavra e partiu. Só o vi muito raramente depois, pareceu bem à vontade na minha presença, como quem compartilha um segredo que os torna cúmplices. Mas soube que permanecia misterioso na presença de outros.

Por falar nisso, esqueci de uma coisa: meu cliente repetiu de novo, na porta, falando consigo mesmo:

“Esse nascer do sol foi o início de meu longo mergulho na noite da solidão”.



DEBOUT LA NUIT

Alexiane Bacle

Je ne peux plus lutter, il faut que je regarde mon réveil. Je sais, c'est de l'auto-torture de savoir depuis combien de temps je suis allongée dans mon lit, et combien de temps il me reste avant la sonnerie.

J'aime mon réveil, il est couvert d'une fausse fourrure bleue et deux antennes trônent sur le dessus. Mes parents me l'ont acheté à une foire quand j'étais enfant. Il ne me plaît plus vraiment, mais je l'ai gardé comme un symbole de jours plus simples où un réveil poilu me rendait heureuse. Peut-être que dans le fond je l'aime toujours, juste pour le souvenir. Il y a des choses comme ça qui auront toujours une place spéciale dans mon cœur, même si ce sont des babioles. Ce sont mes babioles.

Je ne crois pas que je vais m'endormir bientôt. Après tout, si je suis capable de tenir un monologue sur l'importance de mon réveil à fourrure, c'est que je suis bien réveillée.

Il faut que je sorte, que j'aille respirer un peu d'air frais. Je ferai une sieste demain, la petite voix dans ma tête est moins éloquente pendant la journée. Peut-être que c'est un vampire qui a peur du soleil. Ça brûle au soleil les vampires, non ? Enfin, si nous avons appris quelque chose de Twilight, c'est que les vampires ne sont pas ce que nous croyions.

Je me fatigue. Je suis abasourdie par la quantité de commentaires stupides qui me viennent à l'esprit quand je n'arrive pas à dormir. Ce n'est pas suffisant de ne pas pouvoir dormir, il faut que j'écoute mes pensées. J'ai l'impression d'être une conférence à moi seule, partageant par le menu toutes les choses que je ne dirais pas le reste du temps. Ce serait drôle, si seulement ce n'était pas le milieu de la nuit. Parfois je me demande si ça s'arrêtera un jour ou si j'ai une infinité de pensées prêtes à me traverser l'esprit. Si ça se trouve il y a un petit insomniaque à l'intérieur de ma tête qui prend l'apéro avec le vampire à la nuit tombée. Ma tête est une copropriété pour personnages noctambules ou insomniaques.

Vous voyez ? Il faut que j'arrête.

Je passe une paire de jean, mets un pull fin, ouvre ma porte et commence à descendre les escaliers. Mes parents dorment : j'entends mon père ronfler. C'est l'un des sons les plus rassurant au monde, parce que ça veut dire qu'il est là, et qu'il va bien.

Je passe près la porte de la cuisine et je peux sentir le liquide vaisselle à l'ananas que ma mère a toujours utilisé. Quel que soit l'endroit, si je sens de l'ananas j'ai l'impression d'être chez moi. C'est ma madeleine de Proust. L'ananas est l'odeur de mon enfance, des déjeuners et des dimanches pluvieux où je boudais près de ma mère parce qu'elle ne me laissait pas jouer dehors dans les flaques. Je l'imagine à nouveau debout devant l'évier, avec son tablier rouge, regardant le jardin par la fenêtre.

Je suis enfin dehors. J'inspire. J'expire. C'est le mois de mai mais l'air est assez frais la nuit. Tout est silencieux. Je m'attendais à plus, ou à moins de silence. C'est lourd, comme si j'étais l'unique gardienne de cette paix parce que je suis réveillée. Je dois porter sur mes épaules les secrets de la nuit.

Je suis reconnaissante que mon père ait planté de l'herbe, ça absorbe le bruit de mes pas. Quelques fleurs sont ouvertes, et le lilas est en bourgeons. Je peux le sentir. Je me cachais dans le buisson lorsqu'on jouait à cache-cache avec ma sœur. D'un seul coup j'ai à nouveau huit ans. Je me croyais si rusée mais elle me voyait, moi et mes vêtements colorés, entre les feuilles vertes. Elle faisait semblant, bien sûr, parce qu'elle savait que je voulais gagner.

INSÔNIA

Tradução:

Ana Beatriz C. F. Braga Dinucci
e Celina Xavier Mendonça

Não consigo resistir, preciso olhar para o despertador. Eu sei, é uma autotortura ficar contando o tempo que já estou deitada para saber quanto tempo tenho até o alarme tocar.

Gosto do meu despertador, ele é coberto com pelúcia azul e ostenta duas antenas. Meus pais compraram para mim numa feirinha quando eu era criança. Na verdade, não gosto mais tanto dele, mas o guardei como um símbolo de dias mais simples, quando um despertador peludo me deixava feliz. Talvez eu continue gostando dele no fundo, só por causa da lembrança. Existem coisas assim, que sempre terão um lugar especial no meu coração, mesmo que sejam bugigangas. São bugigangas minhas.

Acho que não vou adormecer tão cedo. Afinal, se consigo fazer um monólogo sobre a importância do meu despertador de pelúcia, é sinal de que estou bem acordada.

Preciso sair, respirar um pouco de ar fresco. Amanhã faço uma sesta, essa voinha na minha cabeça é menos eloquente de dia. Talvez seja um vampiro que tem medo do sol. Vampiros queimam no sol, não é? Bem, se aprendemos alguma coisa com Twilight é que os vampiros não são como a gente pensava.

Estou ficando cansada. Fico assoberbada com a quantidade de comentários estúpidos que me veem à cabeça quando não consigo adormecer. Não basta ficar sem dormir, ainda tenho que escutar meus pensamentos. Tenho a impressão de ser eu sozinha um congresso, partilhando em detalhes tudo o que não direi o resto do tempo. Seria engraçado, se não estivesse de madrugada. Às vezes, eu me pergunto se isso vai acabar um dia ou se tenho uma infinidade de pensamentos prontos para me atravessar a mente. Se for assim, pode ser que exista uma pessoa insone dentro da minha cabeça que toma um drink com um vampiro no meio da noite. Minha cabeça é um condomínio habitado por personagens sonâmbulos ou insones.

Vê? Preciso parar.

Coloco um jeans e um pulôver fino, abro a porta e começo a descer as escadas. Meus pais estão dormindo: escuto meu pai roncar. É um dos sons mais apaziguadores do mundo, pois quer dizer que ele está aqui e que está bem.

Passo pela cozinha e sinto o cheiro do detergente com aroma de abacaxi que minha mãe sempre usou. Onde quer que eu esteja, se sinto cheiro de abacaxi já me sinto em casa. É como a madeleine de Proust para mim. Abacaxi é o cheiro da minha infância, dos almoços e domingos chuvosos quando eu ficava emburrada ao lado da minha mãe pois ela não me deixava ir lá fora, brincar de pular nas poças. Eu a imagino novamente em pé na frente da pia, com seu avental vermelho, olhando o jardim pela janela.

Afinal estou do lado de fora. Inspiro. Expiro. É o mês de maio mas o ar é bem fresco à noite. Tudo está silencioso. Eu esperava mais, ou então menos silêncio. Sinto um peso, como se fosse eu a única guardiã dessa paz por estar acordada. Tenho que carregar nos ombros os segredos da noite.

Estou grata por meu pai ter plantado grama, ela absorve o barulho dos meus passos. Algumas flores estão abertas, e os lilases estão em botão. Sinto seu cheiro. Eu me escondia nos arbustos quando brincava de esconde-esconde com minha irmã. De repente, tenho novamente oito anos. Eu me achava tão esperta, mas ela me via, eu com minhas roupas coloridas, por entre as folhas verdes. Ela disfarçava, claro, porque sabia que eu queria ganhar.



Esta obra é resultado de uma oficina de tradução editorial. Os direitos de todos os textos contidos neste livro eletrônico são reservados aos autores e tradutores e estão registrados e protegidos pelas leis do direito autoral. Esta é uma edição eletrônica (e-book) não comercial e não pode ser vendida nem comercializada em hipótese nenhuma, nem utilizada para quaisquer fins que envolvam interesse monetário. Este exemplar de livro eletrônico pode ser duplicado em sua íntegra e sem alterações, distribuído e compartilhado para usos não comerciais, entre pessoas ou instituições sem fins lucrativos. Com esta publicação, incentivamos a difusão da leitura e desaconselhamos a pirataria.

Cet ouvrage est le résultat d'un atelier de traduction éditoriale. Les droits de tous les textes contenus dans ce livre électronique sont réservés aux auteurs et aux traducteurs et sont enregistrés et protégés par les lois sur le droit d'auteur. Il s'agit d'une édition électronique non commerciale (e-book) qui ne peut être vendue ou échangée de quelque manière que ce soit, ni utilisée à des fins impliquant un intérêt monétaire. Cette copie du livre électronique peut être dupliquée dans son intégralité et sans altération, distribuée et partagée pour des usages non commerciaux, entre personnes ou institutions à but non lucratif. Avec cette publication, nous encourageons la diffusion de la lecture et déconseillons le piratage.

